

Philippe, voyant qu'il avait perdu près de 3,000 hommes depuis le 15 février et que ses guerriers étaient épuisés de fatigue, reconnut qu'il lui était impossible de continuer plus longtemps cette rude campagne. Il interrompit donc ses hostilités, et alla prendre ses quartiers d'hiver.

Cependant, les Patsukets de la rivière Merrimack, voulant venger la mort de tant de frères, reprirent les armes à l'automne, et ravagèrent les établissements de la nouvelle colonie du New-Hampshire. Ils détruisirent, dans le cours de novembre, plusieurs villages, et massacrèrent un grand nombre de colons.

Le gouverneur de Boston envoya le 12 décembre, quatre compagnies de cavalerie pour détruire ces ennemis. Le 26, les troupes rencontrèrent sur la rivière Merrimack un parti considérable de sauvages qu'elles détruisirent complètement. Quelques jours après, un détachement de troupes tua environ 100 sauvages près de Amherst.

Dans le mois de janvier 1679, un parti de 500 à 600 sauvages fut attaqué pendant la nuit à l'improviste, et fut entièrement détruit. Les troupes firent plusieurs autres rencontres, où elles massacrèrent un grand nombre de sauvages, puis elles retournèrent à Boston dans le mois de février.

Les Anglais détruisirent dans cette expédition la tribu des Patsukets ; mais ils perdirent plus de la moitié de leurs quatre compagnies (1).

Les restes de cette malheureuse tribu se dispersèrent. Quelques centaines de sauvages se retirèrent vers le roi Philippe, d'autres émigrèrent vers l'Ouest, sur la rivière Hudson, et quelques-uns se réfugièrent en Canada (2), où ils se joignirent bientôt aux Abénakis, qui furent aussi forcés d'y émigrer pour fuir les persécutions des Anglais. Ceux qui se retirèrent sur la rivière Hudson furent bientôt attaqués et détruits par les Iroquois (3).

Philippe, retiré dans son camp de Mount-Hope, gémissait sur les malheurs de ses infortunées tribus, lorsque la nouvelle de la destruction de celle des Patsukets vint augmenter sa douleur. Il comprit que sa cause était décidément perdue. Cependant, les quelques centaines de Patsukets qui s'étaient réfugiés auprès de lui ranimèrent un peu son courage, et il résolut de faire un dernier effort pour venger sa nation. Il recueillit soigneusement les restes de ses tribus, et, au printemps de 1679, il se trouva à la tête d'une armée de près de 3,000 guerriers.

Il savait bien que cette petite armée serait vaincue et détruite ; mais il voulait sacrifier sa vie et celle de ses braves guerriers pour venger la mort de tant d'infortunés frères par celle d'un grand nombre d'Anglais.

Comme l'année précédente, il partagea ses troupes en plusieurs détachements, afin d'attaquer ses ennemis en différents endroits.

Vers le 20 mars, les sauvages firent plusieurs prisonniers près de Swanzay. Philippe, pour se moquer des Anglais, leur envoya l'un de ces prisonniers, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles.

Le 22, un nègre prisonnier chez les sauvages s'étant échappé, alla informer les Anglais que les sauvages avaient formé le projet d'attaquer Taunton et les villages voisins, que Philippe était campé près de Worcester avec 1,000 guerriers, que la plupart de ces sauvages étaient armés de mousquets, et que, quelques jours avant son évasion, un parti de sauvages était arrivé avec plusieurs prisonniers anglais et un grand nombre de chevelures.

Alors le gouverneur de Boston envoya trois compagnies de cavalerie pour la défense de Taunton. Ces troupes ne rencontrèrent pas les sauvages, car ils s'étaient éloignés à la nouvelle de l'approche des Anglais.

La colonie du Connecticut leva trois compagnies de cavalerie, et les envoya vers l'Ouest, sous le commandement du major Talcott, pour repousser les sauvages qui y causaient des dommages considérables. Le 11 Avril, Talcott rencontra un parti de 400 à 500 sauvages, qu'il attaqua à l'improviste et qu'il détruisit entièrement. Il voyagea pendant plus de quatre mois, exterminant tous les sauvages qu'il rencontrait (4).

Le 27 août, il arriva à Hadley, assez tôt pour sauver cette ville d'une entière destruction. Un parti d'environ 500 étaient sur le point d'attaquer cette place. Les habitants de la ville, encouragés par ce secours inattendu, se joignirent aux troupes. Le combat qui s'engagea alors fut long et sanglant, et la victoire fut longtemps contestée. Les sauvages eussent certainement battu les Anglais, n'eût été le feu continu de plusieurs pièces de canon, habilement dirigé sur eux par les gens de la ville, et qui faisait un terrible ravage dans leurs rangs.

Ayant perdu plus de la moitié de leurs guerriers, les sauvages furent forcés de céder et de prendre la fuite, après avoir fait éprouver une grande perte aux Anglais (1).

Le 3 septembre, Talcott recommença ses excursions avec un renfort de nouvelles troupes et un parti de 100 Mohicans, commandé par le chef Onéco (2). Le 5, il découvrit un parti de 300 à 400 sauvages, campé au pied d'une éminence. Il fit cerner ces sauvages, et les attaqua à la fois de toutes parts. Ceux-ci, quoiqu'attaqués à l'improviste, se défendirent courageusement, et firent essuyer à leurs ennemis des pertes considérables ; mais, accablés par le nombre, ils succombèrent, et furent tous massacrés, ou faits prisonniers, parce qu'il leur était impossible de fuir. Ce parti de sauvages était commandé par une sauvagesse, qui fit preuve d'un courage extraordinaire (3).

Dès que le combat fut terminé, les prisonniers furent mis à mort par les Mohicans, sur le champ de bataille même, et en présence des Anglais, qui parurent approuver les horribles supplices que l'on fit subir à ces malheureux (4).

Quelques jours après, tous les sauvages qui restaient encore dans les environs de Plymouth allèrent se constituer prisonniers. Le 15, le major Bradford en surprit 150 près de Pautuxet, et les fit prisonniers ; parmi eux, se trouvait la femme de Philippe. Le lendemain, il en attaqua 150, près de Bedham, et les défait complètement. Quelques jours après, plus de 200, pressés par la famine, se rendirent aux Anglais (5).

A cette date, la destruction des sauvages de la Nouvelle-Angleterre était complète. Mais la vengeance des Anglais n'était pas encore satisfaite. Il lui fallait de plus la tête de Philippe, qui jusqu'alors avait été insaisissable. On envoya des espions dans toutes les directions, pour découvrir l'endroit où il s'était réfugié. Enfin le gouverneur fut informé, le 20 octobre, qu'il était caché dans un marais, près de Mount-Hope, avec une centaine de ses guerriers.

Alors le capitaine Church fut envoyé, avec un détachement de troupes et un parti de Mohicans, pour détruire ce terrible ennemi. Church arriva, le 27, au lieu de la retraite de Philippe. Il fit cerner le marais, pour empêcher l'évasion de l'ennemi, et l'infortuné Chef fut impitoyablement massacré avec ses guerriers. Sa tête fut apportée au gouverneur de Boston (6).

C'est ainsi que les Anglais assassinèrent lâchement celui qui, par sa seule influence, avait conservé pendant près de trente ans, les colonies de la Nouvelle-Angleterre. C'est ainsi qu'il fit périr le fils de Massasoit, qui leur avait rendu de si importants services, pendant dix-sept ans.

Tout le livre est parsemé d'anecdotes et de faits émouvants qui reposent à propos l'imagination et l'esprit du lecteur. Autrement on ne saurait parcourir sans se lasser cette succession incessante de guerres, de batailles, d'escarmouches, d'embuscades qui forment le fond de l'histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'en 1814.

L'auteur partage l'histoire connaissable des Abénakis en trois principales époques. Dans la première, il nous les représente comme un peuple naïf, simple et vrai, honorant la vertu et sachant l'apprécier, ne provoquant personne, mais plein de dignité, implacable et terrible pour les agresseurs qui osaient violer à leur endroit les principes de la raison et du droit naturel. Le Christianisme les a trouvés tout préparés à accepter ses sublimes enseignements dont la sagesse leur imposa la foi. On voit accourir ces pauvres sauvages au-devant du missionnaire, écouter avec admiration la vérité révélée, briser leurs faux dieux sans hésiter pour se prosterner devant la croix. Au milieu des infortunes et des fléaux qui les ont affligés, ils sont restés invariablement attachés à la religion catholique.

Alliés fidèles des Français, on les a vus combattre l'Angleterre sous le drapeau fleurdelisé, pendant un siècle et demi. Ils se trouvent à toutes nos grandes batailles, à la Monongahéla, à Carillon, à Ste. Foye, etc., et ils pleurèrent longtemps sur la séparation que le sort leur a imposée lors de la conquête. Le souvenir de la France se conserve encore aujourd'hui religieusement dans les traditions de la tribu.

Vainqueurs pendant si longtemps avec nous, ils avaient bien le droit de regretter les jours si glorieux des Frontenac, des Vaudreuil, des Montcalm, des d'Iberville et des Lévis.

(1) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 84, 80.

(2) Bancroft. Hist. of the U. S. Vol. 1. 421.

(3) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 86.

(4) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 86, 87.

(1) Bancroft. Hist. of the U. S. Vol. 1. 429, H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 87.

(2) De "8nogo," il se lève de courbé qu'il était.

(3) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 88.

(4) Idem. 89.

(5) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 88, 90.

(6) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 92.